

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

173 | 2005

Varia

---

## Comptes rendus

---



### Édition électronique

URL : <http://lhomme.revues.org/25056>

ISSN : 1953-8103

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2005

Pagination : 199-283

ISSN : 0439-4216

### Référence électronique

« Comptes rendus », *L'Homme* [En ligne], 173 | 2005, mis en ligne le 01 janvier 2007, consulté le 06 janvier 2017. URL : <http://lhomme.revues.org/25056>

---

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© École des hautes études en sciences sociales

COMME L'INDIQUE CLAIEMENT le sous-titre, l'objet de ce livre n'est pas une ethnologie des populations indigènes qui vivaient dans les territoires de la pointe sud de l'Afrique, autour du cap de Bonne-Espérance, avant et pendant la colonisation. Pourtant, la question ethnologique y est sans cesse présente à travers l'histoire de la constitution d'un savoir sur l'*autre*, que retrace l'ouvrage. On devrait dire : à travers les errances et les errements de ce savoir, restitués par la description et l'analyse de ses mises en place successives et des configurations que produisent, d'époque en époque, l'ensemble des relations sociales, culturelles, économiques dans lesquelles les connaissances s'élaborent. Les hésitations sur le nom même donné aux populations de l'Afrique australe témoignent de la déshérence qui les frappe depuis la rencontre avec les explorateurs et marchands européens de la fin du XV<sup>e</sup> siècle : *Khoisan*, nom générique fréquemment adopté par l'ethnologie contemporaine ; *Khoikhoi*, pour désigner la société autochtone qui a vécu au contact des voyageurs et des colonisateurs<sup>1</sup> ; *Bushman* (parfois *Bochiman*) pour indiquer des populations de l'intérieur vivant principalement de la chasse ; *Hottentots* enfin, nom forgé par les voyageurs à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, et qui s'est peu à peu imposé dans l'usage colonial et parmi les historiens. L'objet de l'ouvrage de François-Xavier Fauvelle-Aymar, ce sont les Hottentots, objet humain et social « inventé », diffusé, modifié dans l'histoire de la culture européenne au gré de ses inflexions, et dont les liens avec les Khoikhoi du Cap sont minces.

Les navigateurs portugais qui ont exploré les côtes de l'Afrique à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et au XVI<sup>e</sup> siècle ne se souciaient que

de frayer une route maritime vers l'Orient, vers les épices et la soie. Après l'établissement des comptoirs commerciaux sur les rives de l'océan Indien, la pointe de l'Afrique n'a pas présenté pour les voyageurs un intérêt spécifique : il s'agissait seulement de trouver des mouillages favorables pour se ravitailler en eau potable et en nourriture, éventuellement pour réparer une avarie ou soigner des malades. La baie de la Table, où sera fondée plus tard (1652) la ville du Cap, a constitué l'emplacement le plus adéquat. Les navires marchands, de plus en plus nombreux, parfois accompagnés de bâtiments militaires, s'y arrêtaient pour plusieurs jours, voire plusieurs semaines. Les marins ne recherchaient le contact avec les populations locales que pour leurs besoins précis, en particulier pour acheter des bœufs et des moutons. Les Khoikhoi installés dans la région de la baie formaient en effet une population d'éleveurs, vivant en étroite proximité avec les troupeaux qu'ils accompagnaient dans leur recherche d'herbage. Ils acceptaient de vendre leurs bêtes pour des prix qui paraissaient dérisoires aux marins (un couteau ébréché, un bout de fer). Quelquefois, l'échange tournait mal ; il y eut quelques marins massacrés.

Les Anglais, et surtout les Hollandais qui développèrent la navigation commerciale vers l'océan Indien et le sud de l'Asie au cours des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, entrèrent

1. L'auteur indique sa dette envers les monographies récentes sur ces sociétés : Richard Elphick, *Kraal and Castle. Khoikhoi and the Founding of White South Africa*, New Haven-Londres, Yale University Press, 1977 ; Alan Barnard, *Hunters and Herders of Southern Africa. A Comparative Ethnography of the Khoisan People*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

en contact constant avec les éleveurs Khoikhoi. Les Provinces-Unies fondèrent un établissement au Cap en 1652, en partie pour contrôler directement la production alimentaire nécessaire aux navires. Les ponctions opérées sur les cheptels indigènes étaient en effet devenues telles que ceux-ci ne se renouvelaient plus, et que les Khoikhoi devaient aller toujours plus loin à l'intérieur des terres pour trouver des pâtures, et acheter des bêtes pour leur propre usage. Les colons hollandais établirent des fermes, assurèrent eux-mêmes la production vivrière, et cela en s'établissant de plus en plus loin dans les terres, et en introduisant massivement la main d'œuvre bon marché qu'assurait l'esclavage. Les sociétés africaines autochtones firent les frais de ce développement. Privés de leurs ressources, déstructurés par le contrôle territorial et commercial exercé par les colons, engagés à vil prix dans les exploitations et souvent confondus avec les esclaves, errant sur la plage du Cap autour des navires à la recherche de nourriture ou se prostituant aux marins, les Khoikhoi perdirent peu à peu leur identité. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, une épidémie de variole les anéantit ; ils cessèrent d'exister comme société, seuls quelques individus dispersés réussirent à s'intégrer dans d'autres groupes.

Mais les Hottentots (l'appellation est adoptée dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle) ne cessèrent pas d'exister comme *représentations*, bien au contraire. En effet, dès la rencontre avec les navigateurs portugais, les populations du sud de l'Afrique entrèrent dans l'histoire européenne plus comme image que comme réalité humaine identifiable par l'observation. Et cette vie de représentations se poursuivit longtemps après que les « objets » qui l'avaient engendrée aient disparus de la liste des peuples de la Terre. Le livre de François-Xavier Fauvelle-Aymar suit minutieusement l'histoire complexe et ramifiée des images liées aux Hottentots. Des premiers navigateurs portugais jusqu'aux expéditions de Vasco de Gama, ces images encore pleine de réminiscences médiévales ne doivent que très

peu à l'observation. À partir du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, des marins de toute l'Europe naviguent sur les vaisseaux qui doublent le Cap de Bonne Espérance. Lors des escales, les équipages descendent sur la plage et côtoient quelques Khoikhoi ; certains hommes s'aventurent à l'intérieur du pays. On voit des corps presque nus enduits de graisse animale, des manières de se nourrir de chair à peine cuite, on observe des comportements inhabituels, notamment sur le plan sexuel, on entend un langage étrange. Le corps des hommes et des femmes focalise une curiosité soutenue. Des récits sont répandus, qui portent sur la conformation des organes génitaux, sur les cheveux, sur le visage. La parole des Khoikhoi sidère : on la déclare incompréhensible, ressemblant aux gloussements des volatiles plus qu'aux sons d'une langue humaine<sup>2</sup>. Des stéréotypes se propagent, qui décrivent les Khoikhoi comme un peuple sale, ne possédant ni lois ni religion, communiquant à la manière des animaux, bref, comme une sous-humanité, miroir inversé de la civilisation.

Le siècle des Lumières va s'emparer de ces représentations, pour les confirmer ou les combattre. Les Hottentots sont désormais construits selon les enjeux de la philosophie éclairée : bons sauvages ou marge de l'humain, identifiés à l'homme de la nature ou déclarés proche de l'orang-outan. À la fin du siècle, l'histoire naturelle et son geste classificatoire entreprend la description physique des Hottentots et tente de leur donner une place dans le tableau des êtres. Elle ouvre la voie à l'anthropologie physique du XIX<sup>e</sup> siècle, à la dissection anatomique, à la description physiologique (retour de la curiosité sexuelle) et à l'interprétation raciale des traits déclarés constitutifs. On pourrait croire qu'on a gagné en positivité en respectant le primat de l'observation ; au contraire, l'imaginaire n'a jamais

2. Les langues khoisan possèdent des « clicks », soit des consonnes implosives produites par aspiration. Ces sons se combinent avec d'autres consonnes et sont parfois suivis d'un stop glottal (cf. p. 94, avec une bibliographie sur les langues khoisan).

été si présent. La science fait ménage commun avec le théâtre et la foire. Tout au long du siècle, des entrepreneurs de spectacles exhibent de prétendus Hottentots, dont les corps, une fois qu'ils sont morts, sont traités en laboratoire. Tous les délires de l'anthropologie physique ont sévi à propos des Hottentots, de la célèbre « Vénus stéatopyge » présentée sous la Restauration et décrite par Cuvier, à l'exposition du Jardin d'acclimatation, en 1888-1889, où treize « spécimens » de Hottentots ont été montrés au public, exhibition relayée par des articles et des photographies dans deux numéros de la *Revue d'anthropologie*<sup>3</sup>.

Ce parcours historique est extraordinairement varié et intéressant. Il présente au lecteur toute l'histoire culturelle de l'Europe moderne jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, dont les moments sont faufiletés dans une histoire plus large, celle de la colonisation et de l'« économie-monde » qu'établissent les marchands amstelodamois. Les Hottentots apparaissent d'abord comme un pli malheureux de cette économie, hélas vite effacé. Ce qui compte, on l'a dit, n'est pas leur rôle dans les échanges objectifs, mais leur destin dans le monde des représentations. L'ouvrage de François-Xavier Fauvelle-Aymar offre dans cette perspective des réflexions essentielles et repose sur une méthode historique exemplaire. Dans sa première partie, l'analyse porte sur la transmission orale des savoirs, sur leur élaboration et leur transformation, effectuées dans les échanges sociaux concrets des escales, des ports, des contacts maritimes. Dans la partie centrale (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles), l'interrogation des archives est complétée par une attention précise portée aux documents littéraires et iconiques, récits de voyage et gravures qui les accompagnent. Des analyses fines restituent les conditions de production et de réception des documents, ouvrant à une histoire matérielle de la littérature de voyage. Dans la dernière partie, c'est une histoire sociale des sciences qui préside à la compréhension de cette anthro-

pologie d'une fiction qui rend compte des avatars représentationnels des Hottentots.

Une fiction, une spirale de fables, où l'anthropologie physique est venu ajouter un tour supplémentaire : serait-ce le dernier mot de cette histoire d'une rencontre manquée ? L'histoire anthropologique du colonialisme ne laisse-t-elle sur nos lèvres que le goût amer du scepticisme ? Notre savoir sur ces autres ne peut-il aboutir qu'à un constat de relativisme radical, cette défaite de la connaissance ? L'auteur ne conclut pas dans ce sens, et je crois qu'on aurait tort de le faire. Le travail précis de « pistage » des représentations, la reconstitution des ramifications, des nuances, des persistances (mais répondant chaque fois à une pertinence différente), auxquels se consacre l'ouvrage, aboutissent plutôt à la conscience de la complexité et de la nécessité des différenciations. L'histoire coloniale ne peut être écrite qu'à partir de l'accumulation d'histoires locales imbriquées dans un monde en état d'insertion instable. Au long de ces segments d'histoire, à côté des complaisances, des erreurs, de la violence, il y a aussi des témoins privilégiés, des regards décillés ; des zones d'échanges sont parfois établies, des territoires partagés apparaissent. Sur l'autre face de l'histoire des errements, il y aurait une histoire des réussites de la connaissance, jamais assurée, et qu'il faudrait reprendre fil à fil. « Cette étude est un outil critique qui permet d'envisager un autre travail, plus positif celui-là, consistant à redonner corps et vie à la voix qui s'écriait, en ouverture : « Nous ne sommes pas tels qu'on nous représente ! »<sup>4</sup> ».

Claude Reichler

3. Le chapitre VII (« Le corps des Khoisan sous le regard des naturalistes et des anthropologues ») est particulièrement intéressant pour l'histoire de la discipline.

4. Cf. p. 361, dans la conclusion de l'ouvrage.